

## Écrire en FLE

La littérature en traduction constitue environ trois pour cent de la production éditoriale des États-Unis. Le champ littéraire de ce pays est d'un profond ethnocentrisme, en dépit des voix favorables à la diversité identitaire qui s'élèvent ici ou là. Je soupçonne – c'est un soupçon sans preuve autre qu'anecdotique – qu'il n'y a aucun facteur plus marginalisant dans la littérature américaine que d'écrire en une autre langue. Soit qu'on n'écrive *que* dans cette autre langue et qu'on publie ses œuvres en traduction anglaise, soit qu'on écrive en anglais *et* telle autre langue, on est marqué. On porte partout son étiquette : fabriqué à l'étranger. Au près de collègues américains, je suis d'abord mêlé à quelque chose qu'on appelle le français ou la France, et secondairement poète. Mon statut d'universitaire y fait de l'ombre à ma production poétique, quel que soit mon mérite relatif dans ces deux domaines.

En va-t-il de même en France ? Suis-je marqué du sceau américain ? Oui, sans doute, sans que cette étiquette y ait précisément la même valeur d'étrangeté. Puisque mon travail universitaire concerne la littérature française, je suis plus « domesticable » d'un point de vue français. Ma pensée concerne davantage une poétique familière aux Français. Tel poète américain me parle de Charles Bernstein, ou de Louis Zukofsky, ou de Charles Olson, et ces noms ne me concernent guère ; n'ont jamais marqué ma trajectoire. Pour le meilleur et pour le pire, les poètes qui me sont les plus chers sont francophones (ou étrangers de toute manière – Celan, Mandelstam...). Par conséquent, en France je trouve un meilleur terrain d'entente ; le courant passe mieux car il y a des références communes.

Mais il en va également de la position différente de ces deux langues. Aux États-Unis, il n'y a aucune plus-value à pratiquer une autre langue, forcément mineure et minoritaire par rapport à l'anglais. En France, en revanche, du moment où l'on maîtrise la langue française (clé indispensable de la Forteresse Littérature en France), pratiquer une autre langue d'ailleurs dominante dans le monde n'est pas un mal ; au contraire, il apporte presque un supplément de prestige.

Écrire en plusieurs langues apporte bien quelque chose : une conscience aiguë de la politique des langues – des rapports de force entre les communautés linguistiques.

La violence que je fais parfois aux normes d'usage de la langue française ajoute une couche de complexité à toute cette affaire. Cette pratique du solécisme et de l'écart n'est pas un acte de résistance, ne répond à aucun pouvoir colonisateur, tandis que l'anglais, que je pratique et que je violente aussi, est une langue qui colonise. Je ne suis ni une victime ni un colonisé dans mon rapport à ces deux langues, et la langue et la culture française m'ont habité de mon plein gré. J'ai, dans mon rapport à ces langues, ce qu'on appellerait en anglais un privilège : le privilège d'une illusion, celle d'un usage apolitique et libre du langage. Le privilège de ne pas voir ma maîtrise du français remise en cause lorsque je mets les règles entre parenthèses. Le privilège de jouer.

Ce privilège est bel et bien une illusion. Car ma trajectoire a eu un coût. J'ai acheté le privilège de jouer en français. Car je dois bien en convenir : mon rapport à l'anglais n'est pas tout à fait décomplexé. La preuve en est que j'ai du mal à parler à certains poètes américains, que je ne partage pas toujours leurs références, que je ne participe pas pleinement à leur conversation

poétique. Je ne saurais dire que j'ai coupé les ponts, mais je me suis un peu *étrangé*. Il y a un orgueil dans cet état, celui de la différence élective, et cette différence serait synonyme de nouveauté – c'est du moins le leurre que nous tend cet orgueil, celui de correspondre, par l'habitation de la marge, à un idéal de la modernité poétique. Trouver du nouveau, trouver *autre chose* ! Voilà ce que la marge littéraire semble promettre. Mais la marge est, pour ceux qui n'y vivent pas, tout au plus un lieu de commentaires, de scolies – secondaires, subordonnées à la grande affaire du texte principal. Le caniveau au bord de la grande route. Au pire, un angle mort où le regard se meurt.

En écrivant en français, en écrivant dans les deux langues, j'ai ce fol espoir d'échapper à ce problème, de rester excentrique au cœur de l'affaire, d'habiter à la fois la marge et le centre, d'être dehors et dedans à la fois. Une sorte d'ubiquité mélancolique qu'Apollinaire ne désavouerait pas, et qui me paraît consubstantielle à la situation du poète.

*To belong, and not to belong.*

**Alexander Dickow**

Né dans le Kentucky aux États-Unis, il a publié *Caramboles* (Argol, 2008), *Le premier souper* (La Volte, 2021), et *Déblais* (Louise Bottu, 2021)